

SOUVENIRS
DE
CHARLES DE MERCOYROL DE BEAULIEU
ECRITS EN 1937

SOUVENIRS

Mes chers enfants,

C'est à vous que je m'adresse , car votre maman connaît toutes ces petites histoires. Ne croyez pas que j'ai l'intention d'écrire pour la postérité, non, mais j'ai pensé que vous auriez plaisir à retrouver plus tard quelques unes des vieilles histoires que vous me demandiez de vous raconter lorsque vous étiez plus petits, que vous seriez heureux de trouver des impressions exemptes de parti-pris sur les événements actuels.

Moi-même ai regretté bien souvent de n'avoir pas entre les mains quelques vieux papiers me faisant mieux connaître les membres de notre famille, la façon dont ils envisageaient les événements contemporains. J'ai éprouvé un grand plaisir, vous aussi d'ailleurs, à lire les mémoires de notre aïeul le maréchal de camp et n'ai regretté qu'une chose, qu'elles ne s'étendent pas sur sa vie entière.

L'avouerais-je ? ... cédant à ma paresse naturelle, je n'aurais pas songé à cette entreprise, si je m'étais trouvé auprès de vous, mais hélas, j'en suis loin, les soirées sont longues à Lunéville ... et c'est un plaisir pour moi de venir ainsi causer avec vous au coin du feu.

Par quoi commencerai-je aujourd'hui ? ... Voulez-vous que ce soit par mon grand-père et ma grand'mère de Beaulieu, vos arrière-grands parents qui habitaient la belle maison de Viviers ?

Numa de Mercoyrol de Beaulieu était né à Viviers où habitaient ses parents; à l'âge de commencer de sérieuses études, il fut envoyé au collège, à Nîmes. Il n'y avait à cette époque ni automobile, ni même chemin de fer, c'est vous dire que l'on mettait plus de 3 heures à faire le trajet et que c'était un véritable voyage qu'il fallait faire en diligence.

Il quitta donc Viviers et se mit au travail; son intention était, naturellement, de préparer Saint-Cyr; malheureusement au moment de commencer cette préparation, il tomba gravement malade : une typhoïde que l'on ne savait pas soigner comme maintenant. Il fut assez longtemps malade, convalescent, bref son beau projet tomba à l'eau.

A ce moment là, les jeunes gens de « bonne famille » n'avaient pas grand choix : faire valoir ses terres (encore fallait-il en avoir de suffisantes), entrer dans l'armée, la marine ou les ordres, la magistrature ou le « service de l'état » c'est à dire fonctionnaire.

C'est le parti auquel s'arrêta le jeune homme : les finances. Il avait bien du goût et un talent naturel pour le dessin et la peinture, mais en province surtout, un jeune homme « bien né » ne pouvait songer à cette vie d'artiste, de bohème (qui sent son bohémien), ... ça aurait été la rupture avec sa famille.

Le jeune Numa avait une soeur Adèle, fort jolie et intelligente, qui épousa un officier, monsieur de la Pommeraie. Elle habita ainsi Le Hâvre, mais ne fut pas heureuse et obligée au bout de quelques années à se séparer. Elle revint avec un garçon, René, se retirer à Viviers et abandonna même son nom à la suite d'un crime tristement célèbre à l'époque, commis par un de la Pommeraie, cousin de son mari.

Numa songea lui aussi à s'établir et par ses cousins Volant (habitant le Méas, à Pierrelatte) fit la connaissance d'une demoiselle Sidonie de Crousnillon, originaire de Cavaillon; le mariage se fit en Mai 1854 et le jeune ménage alla s'installer dans un coin perdu de l'Ardèche, Saint-Martin de Valamas où Numa avait été nommé percepteur. C'est là que naquirent leurs deux premiers enfants, Roger et Numa. Au bout de quelques années, la perception de Viviers devenant vacante, le jeune Numa l'obtint et n'ayant d'autre ambition que de se rapprocher de sa mère veuve, seule et de rester dans sa ville natale, il ne la quitta plus et y prit plus tard sa retraite. Retraite anticipée, d'ailleurs, qu'octroya généreusement la jeune IIIème république à un assez grand nombre de fonctionnaires dans le loyalisme républicain desquels elle n'avait pas une grande confiance.

A Viviers notre aïeul eut un 3ème fils Henry; il s'occupa de gérer et agrandir quelques terres qu'il avait dans les environs et de rentrer en possession de l'hôtel de Roqueplane que la mesquinerie de successions jalouses avait partagé en 3 ou 4 parts.

Ses enfants grandissaient, il les envoya d'abord à la maîtrise de Viviers, sous la direction paternelle du brave chanoine Mr Desmartin dont je devais moi-même apprécier la bonté 30 ans plus tard, ensuite chez les jésuites du collège Saint-Joseph à Avignon. Roger était un élève modèle mais Numa, grâce sa turbulence fut en rapports trop fréquents avec le père préfet; quand à Henry, le benjamin, on crût longtemps qu'il ne serait jamais possible de le mettre au collège; dès que l'on perdait de vue le clocher de Viviers c'était un tel déluge de larmes et de sanglots qu'il en était malade.

Au bout de quelques années de séjour à Viviers, Numa put s'installer à l'hôtel de Roqueplane, sa mère habitait une petite maison au « château » au pied de la cathédrale. Sa fille Adèle vint y chercher un refuge avec son fils René. Ce fut une époque de discussions assez dures : Numa s'opposa à ce que sa soeur et son neveu reprissent le nom de de Beaulieu, elle prit celui de de Noailles du nom d'une propriété; sur opposition de cette famille, elle le transforma en celui de de Noal. Votre arrière-grand-mère, Sidonie, était jeune, jolie, avait de beaux enfants, était installée dans l'hôtel de famille, le contraste était cruel pour sa belle-soeur, celle-ci et surtout sa mère firent supporter les effets de cette rancoeur à cette pauvre Sidonie, elle sut heureusement ne pas trop se frapper. Tante Adèle malheureuse était excusable, sa mère un peu moins, mais elles reçurent un renfort assez sérieux des 3 demoiselles de Beaulieu aigries elles

aussi : elles voyaient leur branche, la branche aînée, tomber en quenouille et pour elles, pas de mariage à l'horizon.

Leur père, Victor de Mercoyrol, fils aîné du général, avait mené une existence un peu agitée (l'époque, les circonstances s'y prêtaient), à Viviers, il fit, de gré ou de force, un mariage, disons ... modeste; il épousa la fille du petit boulanger voisin Chames; il en eut 3 filles : Berthe, Mathilde et Marie. Elles habitaient le vieil hôtel de Mercoyrol, avaient en leur possession le château de Saint-Thomé. Une faible instruction, peu de lecture, une vie entière avec la Grand'Rue de Viviers pour perspective (2m,30) ne leur avait pas ouvert de grands horizons. Pauvre « Sidonie » Mais ne soyons pas méchant, bien qu'elles m'aient déshérité ... motif : « A manqué de respect à Berthe » ... Je vous raconterai ça un jour, ça en vaut la peine ...

Quand j'ai connu votre grand'père, c'était un beau vieillard très droit, élancé qui le Dimanche, à la cathédrale, attirait l'attention des étrangers par sa distinction et sa tête intelligente.

En a-t-il raconté de belles histoires à ses petits enfants et que de promenades intéressantes ai-je faites en sa compagnie dans les environs de Viviers avec votre tante Anne-Marie. C'était réellement un érudit : il avait une profonde admiration pour les Romains et se plaisait à retrouver partout leurs traces dans le pays. Son rêve était de faire le voyage de Rome, il put sur le tard le réaliser; quels souvenirs éblouissants il en conservait, même un petit tamponnement au retour en était poétisé. C'était en même temps un artiste, il a laissé de nombreuses peintures, tableaux ou fresques dont la maison de Viviers garde les traces.

Sa femme, ma grand'mère, intelligente, pleine d'esprit, était particulièrement bonne. Ce fut une grande fête de famille que celle de leurs noces d'or que nous célébrâmes en 1900 (*), tous les enfants et petits enfants étaient réunis.

Ils moururent à Viviers dans leur maison, mon grand'père en 1905, ma grand'mère en 1916.

() Cette fête de famille a eu lieu en réalité en 1904.*